


La Gazette du 54 n°4

Automne 2017

Bibliothèque des Amis de l'Instruction du III^{ème} arrondissement

<p><i>Sommaire</i></p> <p><i>Le mot du Président</i></p> <p><i>Portraits</i></p> <ul style="list-style-type: none">- <i>Pauline Weiler</i>- <i>Adrienne Lemonnier</i>- <i>Sagy</i> <p><i>Lu à la BAI</i></p> <p><i>Soirées du 54</i></p>	 <p>The image shows the cover of the journal 'La Gazette du 54'. At the top, the title 'La GAZETTE du 54' is written in a stylized, outlined font. Below the title is a cartoon illustration of a man in a white uniform and cap, carrying a stack of papers under his arm and holding a framed picture of a woman sitting at a desk. The man is walking towards the right. The background is light blue.</p>
---	--

Du nouveau sur Pauline Désirée Weiler

par Michel Blanc

Dans la précédente *Gazette du 54* (N°3) nous avons développé une présentation de Pauline Désirée Weiler qui avait aussi valeur d'hommage collectif. Nous regrettons de ne plus disposer des archives qui nous auraient permis de savoir jusqu'à quelle date, précisément, elle était demeurée active à la *BAI*. L'estimation

permettait toutefois d'annoncer une présence sur au moins trois décennies et une présidence sur au moins deux décennies.



Carte d'adhérente à la BAI de Pauline Weiler
(Archives de la BAI)

Nous avons eu la chance, en rangeant des archives, de tomber sur des fiches de lecture composées essentiellement d'adhérents de l'année en cours mais comportant aussi de rares anciens adhérents (pour lesquels une nouvelle fiche s'était imposée vu le nombre d'ouvrages empruntés précédemment). Quelle ne fut pas notre joie, lorsque tout proche de penser que, décidément, M^{lle} Weiler ne figurait pas parmi ces rares anciens adhérents, de tomber précisément sur une fiche réalisée le 21 mars 1939 (voir la photographie ci-dessus) qui révèle sa présence au moins jusqu'en 1940. Ainsi se renforce l'idée précédente d'une présence attestée jusqu'au début de 1941¹ et très vraisemblablement d'une présidence toujours assumée au début de la seconde guerre mondiale. Ayant adhéré en 1906 et étant devenue présidente en 1915, Pauline Désirée Weiler, notre grande "amie de l'instruction" comptait déjà, en ce début d'année 1941, **34 ans de sociétariat et 25 ans de présidence**. Un record bien difficile à battre !

¹ La lectrice ou le lecteur attentif se reportera à la note 11 de notre texte précédent où il est fait mention de 4 lettres envoyées à M^{lle} Weiler (très certainement en sa qualité de présidente) en avril 1935, octobre 1938, novembre 1939 et janvier 1941, dont la dépense pour le timbre figurait dans les livres de compte correspondants. Le document de 1939 recèle aussi une précieuse information : Pauline Weiler demeurait alors, non plus au 134 avenue du Général Michel Bizot, dans le XII^e arrondissement, mais au 16 rue Mounet Sully, dans le vingtième arrondissement.



Pauline-Désirée Weiler (cliché appartenant à sa famille)

Longue vie à sa mémoire, indissociablement liée à l’aventure collective des “Bibliothèques des Amis de l’Instruction”, à commencer par celle qu’elle proclamait volontiers être, la “*mère de toutes les bibliothèques populaires*” nichée dans son “*cher troisième arrondissement*” !

Peu de temps après avoir exhumé cette fiche, nous avons eu une seconde joie, en prenant connaissance dans le second billet qu’Agnès Sandras, a consacré à Pauline Weiler², des importantes investigations biographiques réalisées par Louise Oudin. Nous découvrons ainsi des informations précieuses qui nous manquaient et qui permettent de rectifier des erreurs et imprécisions³.

Peu à peu le beau portrait⁴ de Pauline Weiler se dessine plus nettement : notre “*inoubliable sociétaire*” peut retrouver ainsi sa juste place dans notre Mémoire collective. Nous attendons avec impatience la suite...

² Voir le billet rédigé par Agnès Sandras et intitulé : “*Femmes et bibliothèques populaires (Pauline Weiler - 2)*”. Cet article (daté du 27-03-2017) est accessible sur le carnet de recherche d’Agnès Sandras : bai.hypothese.org et sur notre site bai.asso.fr.

³ Les recherches de Louise Oudin permettent d’établir avec des renseignements précis sur la famille Weiler, l’ordre exact de succession des enfants que nous avons retrouvés inscrits à la BAI : Dina, l’aînée, née le 15-3-1880, qui s’est inscrite le 2-02-1907 (n° 5917) ; Paul le second, né le 29-05-1881, qui s’est inscrit le 5-03-1909 (n° 6208) ; Pauline-Désirée la troisième, née le 19/3/1883, qui s’est inscrite la première à la BAI, le 31 novembre 1906 (n° 5867). Nous devons confesser une erreur qu’une relecture attentive des registres d’inscription permet de corriger : ce n’est pas seulement Pauline, Dina et Paul Weiler qui se sont inscrits comme nous l’avions affirmé dans le précédent article mais leur père Théodore également, qui, à la retraite (“*sans profession*”), s’est inscrit à 64 ans, le 21-01-1912 (n° 6587). Il demeurerait alors comme ses enfants au 7 rue Barbette, tout près de notre BAI.

⁴ Ces recherches nous permettent de pouvoir enfin contempler le beau visage de celle que nous avons nommée dans la précédente gazette “*L’inoubliable secrétaire*”.

Note

L'engagement féminin à cette époque avait une grande vitalité. Nous remarquons en particulier celui de quatre jeunes femmes qui entreront dans le conseil lorsque Serge Jacob, très énergique conseiller puis bientôt président⁵, entreprend de donner une nouvelle impulsion à la bibliothèque. Ce sont donc successivement Mesdemoiselles Alice Chatel, Pauline Weiler, Charlotte Pepiot et enfin Garisson d'Estilhac qui rentreront au conseil de la bibliothèque aux côtés de leurs homologues masculins⁶. Les effectifs de la *BAI du 3^{ème}* sont alors en sensible augmentation et la vitalité de notre bibliothèque populaire libre est encore bien réelle. Pauline Weiler marque de son zèle sa fonction de secrétaire comme nous l'avons vu et épaula très étroitement son président. Rappelons qu'elle est élue à la présidence de l'association "à l'unanimité" le 9-12-1915 (âgée de 32 ans) et qu'elle sera très bien secondée dans la décennie d'après guerre par deux personnalités de premier plan qui méritent à elles seules toute une étude :

- le bibliothécaire Lorthioy, qui sera l'architecte du brillant catalogue de 1920 ainsi que de son supplément de 1933 et contribuera lui aussi grandement à l'essor de la *BAI du 3^{ème}* ;

- une autre femme très active et à la grande longévité, qui sera une très efficace secrétaire auprès de sa présidente : M^{lle} Hélène Créange.⁷

⁵ Rappelons que Serge Jacob qui a lui aussi très activement œuvré au développement de la BAI III s'est inscrit le 8 octobre 1903 (n° 5467), est rentré au conseil aussitôt (6 jours plus tard très exactement) et à assuré la présidence de l'association du 15 mai 1907 jusqu'à son décès subit à la fin de l'année 1915. Voir en complément la notice biographique réalisée par Bernard Mouraz sur Salomon Jacob (dit Serge Jacob ou Serginet) dans l'annuaire de "la France savante" du CTHS.

⁶ Alice Chatel a adhéré le 14 janvier 1906 (n° 5791), elle était alors "corsetière" et demeurait au 5 rue (des) Minimés ; elle est entrée au conseil le 28-11-1906 (soit environ 10 mois plus tard). Pauline Weiler a adhéré le 30-10-1906 (n° 5867), elle était alors *institutrice* et demeurait au 7 rue Barbette ; elle est rentrée au conseil directement en qualité de secrétaire, le 5 juin 1907 (soit environ 7 mois plus tard). Charlotte Pepiot a adhéré le 13-03-1908 (n° 6074), elle était alors *caissière* et demeurait au 7 rue (des) Canettes ; elle est entrée au conseil le 13-11-1908 (soit 8 mois plus tard). Enfin Melle Garisson d'Estilhac a adhéré le 5-03-1909 (n° 6207), elle indique comme profession : "bouchons" et habite au 64 rue des Tournelles ; elle est entrée au conseil le 10 novembre 1909 (soit environ 8 mois plus tard). Des quatre demoiselles conseillères, sous la présidence de Serge Jacob, c'est cette dernière qui restera le moins longtemps au conseil.

⁷ M^{lle} Créange a adhéré le 14-10-1912 (n° 6662) ; elle déclare alors la profession de *sténo* et habite tout près, au 43 rue de Turenne.

Élisa Lemonnier une foi et un humanisme fondateur

par Michel Blanc

C'est avec joie que la Bibliothèque des Amis de l'Instruction s'associe aujourd'hui, 10 mars 2017, à l'inauguration, au 9 rue de la Perle, de la plaque rendant hommage à Élisa Lemonnier et à son œuvre pionnière d'éducation et d'émancipation féminine. Relisons d'abord la présentation proposée par la Mairie du 3^{ème} arrondissement de Paris et imprimée dans le programme 2017 de la journée internationale des droits des femmes : *“Marquée par la révolution de 1848, elle s'engage dans un combat pour le progrès social et l'égalité des sexes. Pour elle, le travail joue un rôle central : il est plus qu'un moyen de survie, il change le regard des hommes sur les femmes.”* Avec, en plus, cette éclairante citation d'Élisa Lemonnier : *“N'attendez pas que les hommes agissent pour vous, agissez vous-mêmes et quand ils vous verront au travail ils commenceront à vous prendre au sérieux.”*

Nous allons tenter de présenter l'existence, les idées et les réalisations de cette femme, de cette authentique féministe. Élisa Grimailh est née dans le Tarn, à Sorèze le 24 mars 1805, dans une famille protestante estimée et peu fortunée. Cinq enfants naîtront du couple formé par Jean Grimailh, ce père tant admiré qui décèdera trop tôt et Étienne Rosalie Aldebert, cette mère d'origine noble mais appauvrie, décrite comme une femme belle, attentive et intelligente. Les Grimailh avec leurs trois garçons et leurs deux filles vivent une vie simple et économe, harmonieuse et laborieuse, jusqu'à cette fatale année 1817 qui est celle de la disparition d'un père affectueux et curieux, doté d'un esprit vif, d'une intelligence très active, aimant lire et soucieux des études de ses enfants. C'est en tout cas le souvenir qu'en gardera la jeune Élisa qui n'a que douze ans au moment du drame. Étienne Rosalie, secondée par sa mère, assura désormais la subsistance de sa famille : c'est dire les difficultés matérielles et un désarroi qu'elle semble avoir surmonté avec un grand courage et un grand sens de l'abnégation. Pendant quatre ou cinq années Élisa sera prise en charge par une cousine touchée par le sort des

Grimailh et l'esprit vif de la jeune fille. C'est à la Sabartarié, dans une commune proche de Sorèze, chez Mme Saint-Cyr de Barrau, femme du monde peu fortunée mais recevant beaucoup et à l'esprit cultivé, que l'entrée dans l'adolescence et la première formation intellectuelle d'Élisa Grimailh s'accomplirent. Il fallut néanmoins envisager un retour à Sorèze pour parachever des études menées sans grande méthode et avec une certaine discontinuité. Élisa gardera de ce séjour dans un monde, sinon faste, du moins préservé, le goût de la conversation et des idées personnelles, un raffinement sans ostentation, une vivacité d'imagination et une exaltation de la Vie et de la Nature qui équilibrait sa foi simple et authentique de protestante éclairée, confiante en l'Homme et en son Dieu.



Élisa Lemonnier
© Conseil général du Tarn

Sorèze, petite cité de moins de 3 000 habitants, recèle alors en son sein un trésor : l'école-abbaye fondé en 1682 par les bénédictins de Saint-Maur dans un but de reconquête catholique, qui est devenu peu à peu un établissement d'enseignement doté d'une pédagogie novatrice, un collège à la renommée internationale.

L'ouverture d'esprit de ses dirigeants à l'époque d'Élisa, la tolérance des deux frères Ferlus qui sauvèrent les bâtiments et l'institution au moment de la Révolution française, compte beaucoup dans la réussite conjointe des professeurs et des élèves. Élisa Grimailh, très liée à la plus jeune des filles de Raymond Dominique Ferlus : Fanny, aura la chance d'être intégrée à l'entourage du directeur, le propriétaire de l'école. Elle pourra ainsi bénéficier de leurs idées et fréquentations, de leur salon et de leur bibliothèque, tout en jouissant de leur chaleureuse amitié.

Une autre rencontre décisive pour l'existence d'Élisa allait s'opérer en 1828 : la nomination à Sorèze d'un professeur de philosophie de 22 ans, Charles Lemonnier. La rencontre se fit vraisemblablement dans le salon des Ferlus et le cœur de Charles parla très vite en faveur de la belle Elisa. Obligé néanmoins, par les lois de la Restauration d'abjurer le protestantisme pour pouvoir enseigner, l'intègre Charles Lemonnier préféra se démettre de sa chaire à la fin de l'année 1828 et tenter un nouveau métier, à l'issue d'une nouvelle formation en droit, qu'il choisit d'opérer à Paris, emportant dans ses souvenirs tendres celui des yeux pétillants de joie et de malice d'Elisa. À Paris il entreprit donc de devenir avocat tout en servant la cause saint-simonienne déjà embrassée à Sorèze sous l'influence de Jacques Ressayeur, le principal propagateur de la *religion nouvelle* dans le département. Charles sentit de plus en plus son cœur battre pour Élisa Grimailh en dépit de leur séparation. Élisa aima cet amoureux sage et idéaliste comme elle, et ils s'épousèrent à Sorèze le 22 août 1831. Seule la mort relativement prématurée d'Élisa les sépara en 1865 (Charles vécut jusqu'en 1891).

Venons-en aux idées et à la philosophie de la jeune femme Élisa Lemonnier qui fit passer le nom de son époux à la postérité. Pour l'essentiel c'est la continuité d'un idéal mêlant un fonds de piété chrétienne, d'humanisme authentique et d'adhésion enthousiaste au saint-simonisme ; un idéal qui se conforte avec le temps, au fur et à mesure qu'Élisa trouve les moyens d'agir, avant de pouvoir enfin contempler avec bonheur, malgré la fatigue, le fruit de ses actions, de ses dévouements et de ses peines. Pourtant cette femme très énergique et très sensible souffrit grandement à maintes reprises : sa santé fût précaire et malgré des soins thermaux répétés finit par se détériorer trop tôt : à un moment où elle désirait encore agir afin de fortifier son œuvre. Elle perdit aussi deux enfants : un petit garçon et une petite fille de santé fragile et éprouva beaucoup de mal à surmonter ces deuils très douloureux. Elle dut enfin affronter pendant quelques années un désaccord

important avec son jeune époux (obligé de se tenir éloigné d'elle pour terminer ses études) à la fois sur la doctrine et les fidélités aux protagonistes de leur foi ardente dans le "*nouveau christianisme*" saint-simonien. Car si Charles fût, à n'en pas douter, un saint-simonien très fervent, qui plus est au contact direct avec les chefs parisiens, en particulier le *Père* Enfantin, Éliisa n'était pas en reste : Jacques Rességuier très lié aux Grimaillh lui avait permis de connaître de bonne heure la doctrine de Saint-Simon et de ses continuateurs. Elisa, très enthousiaste, put même correspondre de son propre chef avec la principale figure féminine du mouvement : Claire Bazard. Ainsi, le 10 octobre 1829, elle lui écrit à propos de leur foi partagée, en utilisant ces termes : "*notre divine religion [...] la religion nouvelle [...] une carrière que dieu nous a assignée [...] la religion du progrès*". L'effacement progressif du saint-simonisme comme préoccupation religieuse et existentielle laissa place chez la jeune femme à ce qui restera la boussole de son existence : le désir d'œuvrer à l'amélioration du sort des plus démunis à commencer par celui des femmes issues des milieux pauvres ou menacées par la pauvreté. Très sensible aux difficultés matérielles et morales des infortunés, instruite tôt des soucis d'argent résultant du veuvage de sa propre mère, Éliisa Lemonnier, qui a grandi entourée par la sollicitude et la protection de femmes intelligentes et maternantes, se livre à la femme de lettres, saint simonienne puis fouriériste, Angélique Arnaud, dans sa missive du 27 septembre 1841 : "*Comme vous, je me sens animée d'un grand amour pour mon sexe, du besoin de lui être utile en l'éclairant sur ses droits et sur son véritable bonheur.*"

Le reste de son existence sera en grande partie la mise en œuvre de ce programme altruiste et féministe.

Avant d'en arriver à ce qui sera son œuvre, posons encore quelques jalons biographiques. Pendant 10 ans (de 1835 à 1845) les Lemonnier vivent à Bordeaux. Charles exerce le métier d'avocat ; il est resté un saint-simonien fidèle parmi les derniers fidèles. Éliisa s'efforça d'améliorer l'ordinaire de la famille par des petits travaux de couture : beaucoup d'argent avait été consacré à l'église nouvelle et les revenus des Lemonnier restaient plutôt modestes. Un événement notable que nous ne pouvons passer sous silence : à la fin de septembre 1844, Charles et Éliisa prennent en charge, pendant le peu de temps qu'il lui reste à vivre, la sublime Flora Tristan. Nous avons évoqué en 2015 à la Bibliothèque des Amis de l'Instruction, la vie et les idées de cette femme inoubliable qui a été perçue comme une véritable "*femme - messie*", comme la grande promotrice de

l'Union Ouvrière et de l'émancipation féminine ; de cette féministe qui peut aussi être considérée, via ses disciples Pauline Roland et Jeanne Deroin, comme un véritable ancêtre du mouvement de lecture populaire émancipée, de ce mouvement associatif qui a présidé à la création, en 1861, de la *BAI* : la première bibliothèque populaire libre.

Le 14 novembre 1844 Flora Tristan s'éteint à Bordeaux, dans sa 41^{ème} année, entourée des soins des époux Lemonnier. Deux jours plus tard Élisabeth écrit à Éléonore Blanc, la plus proche disciple de Flora ces paroles réconfortantes : *“Aimez-la bien pour tout le bien qu'elle vous a fait, pour tout celui qu'elle vous eût fait et pour tout le bonheur qu'elle voulait donner à ces ouvriers devenus ses enfants. Aimez-la, aimez son œuvre et soyez courageuse et forte.”*

La fin de l'année 1845 fut propice aux Lemonnier : grâce à l'intermédiaire d'amis saint-simoniens, Charles se voit proposer par les frères Pereire, le poste de directeur du contentieux du chemin de fer du Nord. Ce sera l'installation de la famille à Paris, la découverte pour Élisabeth de la capitale avec ses splendeurs et son cortège de miséreux. Son époux qui nous a délivré un précieux témoignage n'a-t-il pas écrit dans un texte paru, sans nom d'auteur, peu de temps après le décès d'Élisabeth (texte qui constitue la principale source biographique disponible) : *“De tous temps elle avait aimé et visité les pauvres.”* ; ainsi que cette phrase très significative : *“Un jour, dit-elle, l'idée de glorification du travail traversa mon esprit comme un éclair.”* Un amour spontané des nécessiteux, une idée glorificatrice de l'activité professionnelle, une sollicitude réelle pour les femmes, une préoccupation constante de leur sort, autant de fils d'Ariane qui portés par une volonté farouche, déboucheront sur une œuvre, lorsque les circonstances de la vie sociale l'imposeront.

C'est la Révolution de février 1848 qui sera le déclencheur de cette mise en œuvre : elle la vit de près, elle en partagea les espérances mais aussi elle en mesura très vite les conséquences désastreuses pour l'emploi comme le rappelle son époux : *“Du soir au lendemain le travail s'arrête dans Paris, des milliers d'hommes et de femmes demeurent sans ouvrage.”* ... *“Le cœur généreux de Mme Lemonnier s'émut, aidée de quelques amies elle crée un atelier de couture rue du faubourg St Martin”*. Jouant le jeu des Ateliers nationaux issus de la Commission ouvrière du Luxembourg présidée par le socialiste Louis Blanc, ayant avant tout le souci de l'efficacité, Mme Lemonnier fit en sorte de permettre à plus de 200 mères de famille d'avoir un travail et donc un revenu. Il s'agissait de fournir en

couvertures et vêtements les hôpitaux et les prisons de Paris. L'entreprise des ateliers nationaux fut rapidement sabordée par ses ennemis politiques : Éliisa ne put inscrire son atelier dans la durée. Elle prit aussi conscience dans ce drame, des difficultés rencontrées à cause de l'absence de formation en couture, de la plupart des femmes employées. Elle en tira rapidement une conviction fondatrice : *“Cette circonstance, dit Charles, fit naître la première pensée de la fondation d'un enseignement professionnel pour les femmes.”*

Une idée essentielle pour combler une vie nouvelle, une nouvelle vie que nous pourrions appeler la seconde vie d'Éliisa Lemonnier et qui se mit pleinement en branle à partir de 1852. Éliisa avait déjà 47 ans et plus que 13 années à vivre. Elle convainc donc cette année là, quelques amies, de financer ensemble les études professionnelles en Allemagne, de deux jeunes filles, puis rapidement de trois. Il s'agissait ni plus ni moins comme nous le rappelle Charles Lemonnier de vouloir fonder durablement : *“Une société de femmes, administrée par des femmes, ayant pour but d'assurer aux jeunes filles sans fortune le bienfait d'une instruction professionnelle.”*

M^{me} Lemonnier se mit en quête de nouveaux soutiens et récolta suffisamment d'argent pour que la *Société de protection maternelle*, qu'elle était parvenue à créer le 2 mai 1856, puisse financer les études, en Allemagne et à Paris cette fois, de 8 jeunes femmes désargentées. Ce fut la première réalisation concrète et durable de cette généreuse idée. À partir de mai 1862, Éliisa Lemonnier proposa à ses sociétaires d'agrandir l'œuvre initiale pour fonder et entretenir à Paris une *école professionnelle laïque de jeunes filles*, école qui sera la première de ce genre.

C'est ainsi qu'est créée, le 1^{er} octobre 1862, la *Société pour l'enseignement professionnel des femmes* et que s'ouvre dans un petit local, ici précisément, au 9 rue de la perle, dans le troisième arrondissement de Paris, la première *École Lemonnier*.

Les débuts sont modestes : 15 élèves sous la houlette d'une directrice de grande valeur : M^{lle} Joséphine de Marchef-Girard. La seconde année ce sont 150 élèves qui s'inscrivent : les locaux sont devenus trop étroits, il faudra déménager au 29 rue du Val Sainte Catherine (l'actuelle rue de Turenne, celle de la BAI). L'année suivante un nouvel établissement est ouvert au 72 rue Rochechouart : l'expérience des *Écoles Éliisa Lemonnier* a pris désormais son envol. L'exemple sera suivi à l'étranger : en Suisse d'abord, puis en Belgique et en Italie. Ces écoles libres et

laïques à la pédagogie novatrice, menées par des directrices hors pair et servies par un personnel enseignant de bon niveau et très motivé, recevront de nombreux prix :

- Une médaille d'Or à l'Exposition universelle de Paris en 1878.

- Une autre médaille d'Or à l'exposition internationale de Londres en 1884.

Les autorités républicaines vont suivre et s'efforcer d'amplifier le mouvement en faveur d'un véritable apprentissage d'un métier pour les femmes et donc d'une authentique possibilité d'autonomie sociale et financière. C'est ainsi que la loi du 11 décembre 1880 (loi Camille Sée) officialise l'enseignement professionnel féminin et que la municipalité parisienne ouvre en 1882 des écoles publiques qui adoptent l'emploi du temps et les programmes des *Établissements Lemonnier*.

Quelques mots justement de ce programme et de cette pédagogie novatrice. L'enseignement est étagé sur 3 années. Les matinées sont réservées à des cours communs pour toutes les options : des cours généraux et variés de bon niveau qui alignent ces établissements sur les exigences des meilleures écoles primaires supérieures. Les après-midi sont consacrés à l'apprentissage professionnel proprement dit avec des séances pratiques en ateliers. L'orientation des élèves est soignée car il s'agit de les accompagner le plus possible vers une vraie profession, un authentique métier. L'évolution des techniques professionnelles est largement prise en compte. Une bonne place est faite aux langues étrangères. Enfin les élèves sont invitées à coopérer dans la plus grande tolérance à l'égard des opinions philosophiques et religieuses.

Retenons enfin, pour terminer, deux autres phrases révélatrices de la philosophie en acte de Mme Lemonnier. La première écrite à Julie Toussaint qui sera l'une de ses amies les plus dévouées : *“La femme la plus riche doit savoir administrer. Toute mère doit pouvoir devenir chef de famille.”* La seconde adressée à ses *chers enfants* le 20 mai 1865 quelques jours avant son trépas lors d'une distribution solennelle de prix : *“Ne sommes nous pas tous solidaires et associés dans la vie ? Vous commencez cette fraternelle union dans la communion de l'école, dans l'association des travaux, dans l'application de vos forces à bien faire”*.

En s'exprimant ainsi, avec cette douceur persuasive qui la caractérisait, Éliisa Lemonnier parlait aussi d'elle, de sa volonté aboutie de “bien faire”, c'est à dire de “faire le bien”, tout simplement.

En guise de post scriptum...

Il serait injuste d'oublier aujourd'hui les nombreuses personnalités et institutions qui acceptèrent de souscrire d'une façon ou d'une autre à l'œuvre pionnière d'Élisa Lemonnier. La petite recherche qui m'a permis de vous proposer au nom de la Bibliothèque des Amis de l'Instruction ce petit mémorandum m'a conduit à noter parmi les donateurs et soutiens, sans parvenir à l'exhaustivité⁸ :

- des noms de dames : Mme Rosa Bonheur, Mme Pierre- Frédéric Doriant, Mme Charles Floquet, Mme Henri Germain, Mme Ange Guépin, Mme Anaïs Guérault, Mme Eugène Pelletan, Mme Geoffroy Saint-Hilaire, Mme Charles Sauvestre, Mme Jules Simon, Melle Julie Toussaint , Mme Pauline Viardot...

- des noms que l'on peut rattacher à la *famille saint-simonienne* : Léon Brothier, Hippolyte Carnot, Michel Chevalier, Adolphe et Gustave d'Eichtal, Arlès Dufour, Henri Germain, Charles Lemonnier, Emile et Isaac Péreire...

- des noms d'artistes, écrivains, journalistes, médecins, hommes politiques, professeurs : Edmond Adam, Alexandre Bixio, le docteur Cerise, Henri Cernushi, Alexandre Dumas (père), Émile Marguerin⁹, Henri Martin, Aimé Pâris, Barthélémy Saint-Hilaire, Jules Simon, Prosper-Olivier Lissaragay.

- des noms d'entrepreneurs ou de compagnies : en plus des frères Péreire déjà cités, les barons Gustave, James et Nathaniel de Rothschild, la compagnie parisienne d'éclairage et de chauffage par le gaz, la compagnie générale d'omnibus...

- enfin des noms de loges ou institutions philosophiques rattachées à la Franc Maçonnerie...

⁸ Nous nous sommes appuyés, pour établir cette liste, sur le chapitre consacré à Élisa Lemonnier rédigé par Marie Cerati dans l'ouvrage collectif intitulé : "*Femmes extraordinaires*", éditions de la Courtille, Paris, 1979, ainsi que sur le *Nouveau dictionnaire de pédagogie* de Fernand Buisson (1911), *ifé*, version électronique.

⁹ Émile Marguerin qui s'est impliqué aux côtés d'Élisa Lemonnier dans la création de l'École professionnelle de jeunes filles de la rue de la Perle est au cœur du dispositif qui a rendu possible la BAI en 1861 : c'est le 10ième adhérent sur la liste des fondateurs. Il donnait des cours à l'Association philotechnique, il assurait même la vice-présidence de cette association de cours du soir gratuits. Il a hébergé en tout premier la Bibliothèque des amis de l'Instruction à l'École primaire supérieure Turgot, dont il était alors directeur.

Les amis de l’instruction de Sagy... et de Paris

par Marcel Baroë

Note préliminaire

Les hasards d’une lecture m’ont mise sur la piste d’une association amie. Dans le livre de souvenirs de Raymond Coulon, intitulé *Enfance et jeunesse d’une guerre à l’autre, 1914-1944*, édité par son fils Daniel Coulon, il est fait référence aux *Amis de l’Instruction et de l’Agriculture* de Sagy, commune de Saône et Loire, où l’on pouvait emprunter des livres. J’ai pu entrer en contact avec Marcel Baroë qui fut président de cette société pendant près de 30 ans. Il a bien voulu nous autoriser à reproduire un article qu’il écrivit après avoir découvert, en 2000, l’existence de la *Bibliothèque des Amis de l’instruction du 3^{ème} arrondissement* de Paris et rencontré sa présidente.

Monsieur Baroë précise ; “Notre activité est différente de la vôtre. Nous n’avons plus de bibliothèque, mais nous publions un bulletin annuel. Nous avons également fait pendant plusieurs années des expositions sur l’histoire locale. Notre originalité est d’avoir publié un certain nombre de livres sur Sagy et la Bresse qui sont de précieux renseignements sur l’histoire et l’ethnologie régionale et locale, comme *Le colportage en Bresse et autres métiers disparus*, dernier en date.”

Nous remercions très vivement Monsieur Baroë pour sa disponibilité et la mise à notre disposition de son article.

Il convient de remettre cet écrit dans le contexte des années 2000, avec Madame Jacqueline Guilbaud pour présidente de notre association, et en ayant à l’esprit que l’expression *Amis de l’Instruction* n’est pas l’apanage des seules *Bibliothèques des Amis de l’Instruction*, mais a pu être intégrée dans le nom d’autres associations. Aujourd’hui, une simple visite sur Internet peut faire découvrir *Les Amis de l’Instruction* de Lyon, avec ses activités de boules, jeux de cartes, baby-foot, réunions dansantes, *Les Amis de l’Instruction laïque* de Marseille, de Fuveau, de Rousset, de Gréasque ou d’Aubagne, etc. Mais, si la Société des *Amis de l’Instruction et de l’Agriculture* de Sagy n’appartient pas à la famille directe des *Bibliothèques des Amis de l’Instruction*, elle en partage bien des valeurs.

Hélène Personnaz

Il y a quelques mois [en 2000], j'apprenais en lisant un ouvrage¹⁰ l'existence d'une *Bibliothèque des Amis de l'instruction du 3^{ème} arrondissement*, à Paris. Nous n'étions donc pas la seule *société des Amis de l'instruction* en France et, curieux d'en savoir plus, je me proposais d'aller découvrir cette bibliothèque à l'occasion d'un déplacement à Paris. Entre-temps, un membre de cette association, sans doute en vacances dans notre région, entendait parler de nous et prévenait sa présidente qui prenait immédiatement contact avec moi. Après nous être ignorés pendant plus d'un siècle, nous nous découvrons à quelques semaines d'intervalle.

Fin décembre dernier [2000], j'ai visité cet établissement avec beaucoup d'intérêt et ai longuement discuté avec sa présidente, ancienne bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale. J'ai trouvé beaucoup de similitudes entre nos deux sociétés dans les motivations qui ont présidé à leur création et dans leurs activités initiales, mais aussi de grandes différences dues aux milieux socioculturels complètement opposés ; d'un côté, une très grande ville - la capitale - et un milieu d'ouvriers et d'artisans, pour la plupart, hautement qualifiés, travaillant dans des métiers d'art, influencés par les courants politiques et philosophiques, de l'autre, un petit village, composé presque uniquement d'agriculteurs, peu instruits à cette époque et complètement étrangers aux mouvements de pensée du moment. Il me paraît cependant intéressant de les comparer.

L'origine

La *Bibliothèque des Amis de l'instruction du 3^{ème} arrondissement*, de Paris, est la première bibliothèque de prêt de livres basée sur le système associatif. Elle fut fondée en 1861, trente-deux ans avant celle de Sagy, dans le quartier du Marais par des ouvriers, artisans et employés.

Ce sont des professionnels évolués, une élite jouissant d'une certaine aisance matérielle, qui exercent des métiers demandant de fortes connaissances techniques ; des typographes, lithographes, dessinateurs, batteurs d'or, menuisiers, serruriers, tailleurs, opticiens, mais on trouve aussi parmi les premiers adhérents un pharmacien, un avocat, un épicier, un cafetier et... des femmes, environ 5% de l'effectif, qui sont dentellières, fleuristes, blanchisseuses, modistes¹¹.

Ces ouvriers refusent les lectures imposées par les autorités politiques et religieuses. Les fondateurs, élèves des cours du soir à la Société philotechnique, ont des difficultés pour se procurer les livres nécessaires à leurs études et décident de créer la première bibliothèque populaire en achetant en commun les livres dont ils ont besoin.

¹⁰ *Les lieux de mémoire* (sous la direction de Pierre Nora), éditions Gallimard, 1984. page 323 et suivantes, un article intitulé "*La Bibliothèque des Amis de l'instruction. Un temple quartier du Temple*" par Pascale Marie.

¹¹ On trouve parmi les premiers adhérents à la bibliothèque, le sculpteur Auguste Rodin.

[Suit une présentation de Jean-Baptiste Girard, fondateur de la *Bibliothèque des Amis de l'Instruction*].

L'environnement politique. On est en 1861, époque mouvementée après les révolutions de 1830 et 1848 qui avaient vu les ouvriers fraterniser avec les étudiants. Le Second Empire a restreint les libertés (il ne se libéralisera qu'en 1867). Girard et ses co-fondateurs influencés par Saint-Simon¹² et Proudhon¹³ mettront en pratique leurs idées, créant à Paris la Bibliothèque des Amis de l'instruction du 3^e arrondissement, première d'une longue liste, véritable institution de culture populaire. Cette attitude inquiète les autorités qui les surveilleront de près et leur feront toutes les tracasseries possibles pour entraver son fonctionnement.

À Sagy, il en ira tout autrement pour la fondation des Amis de l'instruction.

En 1893, trois décennies plus tard, le climat politique est complètement différent. La Troisième République, malgré des crises, est bien établie. Les tensions entre l'Église et l'État sont provisoirement retombées. Le pays est gouverné par des républicains modérés et Sagy est loin des luttes sociales qui ont lieu dans les villes. Là, les fondateurs ne sont pas des ouvriers militants, mais un agriculteur éclairé, François Boivin, désirant étendre ses connaissances et un instituteur de Saint-Martin-du-Mont (petit village voisin de Sagy), Pierre-Marie Alix, l'une des rares personnes instruites dans nos villages à l'époque. Ici, pas d'arrière-pensée politique, mais les fondateurs sont néanmoins de sensibilité républicaine.

Ils n'auront pas à souffrir des persécutions du pouvoir. Ils seront au contraire soutenus par les élus locaux et régionaux. Lucien Guillemaut, alors député républicain et historien, à l'origine de diverses initiatives éducatives en Bresse¹⁴, connaissant certainement le succès des bibliothèques populaires de Paris et attentif au développement de la région qui lui était chère, parraina l'association et prodigua ses conseils et ses encouragements aux fondateurs.

Les membres honoraires sont, outre le député et le conseiller général, les personnes instruites du moment ; un professeur, quatre instituteurs, un notaire, un percepteur, un géomètre, un imprimeur, deux secrétaires administratifs. Les membres participants, au nombre de cinquante quatre sont, dans leur grande majorité, de petits paysans ; ceux qui exercent une autre profession ont, pour la plupart, une petite exploitation agricole à côté ; on trouve deux gardes, un facteur,

¹² Saint-Simon : philosophe français anarchiste (1760-1825). Il développa l'idée du socialisme. Il voulait réformer la société en supprimant toute autorité politique. Il proposait l'anarchisme et l'association universelle.

¹³ Proudhon : théoricien socialiste français (1809-1865). Il prôna une société "mutuelliste" sur le plan économique. Il défendit l'idée de la lutte des classes.

¹⁴ Lucien Guillemaut participa activement au développement de la Société d'Agriculture de L'arrondissement de Louhans « tendant au perfectionnement des procédés de cultures, de tout ce qui se rapporte aux intérêts de l'industrie agricole ».

deux cantonniers, un potier, un meunier, un mécanicien, un aubergiste, trois instituteurs et une institutrice, la seule femme. Le maire et trois conseillers municipaux font partie de ses membres.

L'association de Sagy fut également encouragée dans ses débuts par la *Société des Amis de l'Instruction* de Chalon-sur-Saône, aujourd'hui disparue. Peut-être lui doit-on le modèle des statuts de notre association locale ? À notre connaissance, la société chalonnaise fut la seule autre *Bibliothèque des Amis de l'Instruction* ayant existé dans la région. Fondée en 1877, elle comptait 250 membres en 1901, mais seulement 150 en 1903.

Extrait des statuts de la *Société des Amis de l'Instruction* de Sagy ; “Elle a pour objet de développer l'instruction des sociétaires... Elle pense arriver à cet objectif par la création d'une bibliothèque composée principalement des livres des auteurs bressans, d'ouvrages et publications littéraires, agricoles, scientifiques, droit usuel et pratique”.

Le fonctionnement

Les locaux

La bibliothèque parisienne, compte tenu de son importance, bénéficia toujours de locaux, mais elle dut déménager plusieurs fois avant de se fixer définitivement dans l'hôtel Montrésor¹⁵, 54 rue de Turenne, qui appartient aujourd'hui à la ville de Paris. La bibliothèque de Sagy, quant à elle, loua pendant quelques temps “une chambre” chez un particulier pour y placer les livres et recevoir ses sociétaires, mais l'armoire contenant les livres fut rapidement placée dans les locaux de la mairie.

Les effectifs

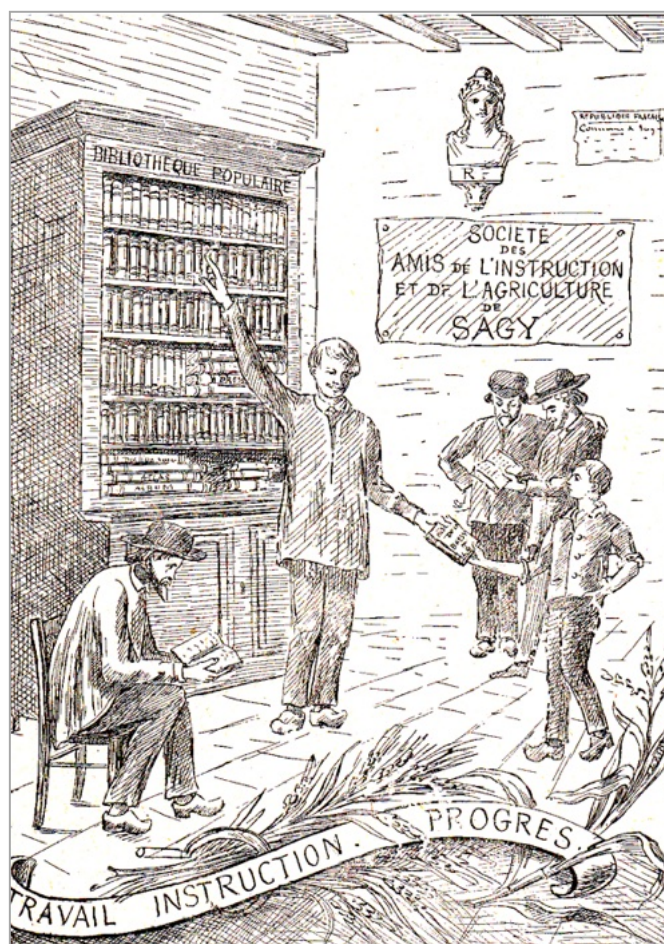
Dès son ouverture, la bibliothèque parisienne compte 270 sociétaires. Son effectif atteindra rapidement 600 membres, 420 seulement cinquante ans après sa création, et plus que 200 en 1930 en raison du développement de l'instruction.

À Sagy, ils sont 54 en 1893, 76 en 1914, 87 en 1923 et 120 en 1938 ; leur nombre ne dépassera jamais 130. Compte tenu de la population locale, on peut dire cependant que la *Société des Amis de l'instruction* est alors devenue une véritable institution de la commune.

On remarque que les effectifs parisiens diminuent fortement entre le moment de la création et 1930 alors que ceux de Sagy augmentent régulièrement pour atteindre leur maximum avant la deuxième guerre mondiale. En fait, l'accroissement de l'instruction des jeunes fut plus rapide et plus général en ville qu'à la campagne

¹⁵ Hôtel particulier du XVIIe siècle ayant appartenu à C. Montrésor, favori de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII.

(rappelons-nous que beaucoup d'enfants de paysans ne fréquentaient l'école que pendant l'hiver). Les adultes du village souhaitant lire, en dépit de leurs faibles revenus, n'avaient pas de librairie à leur disposition, celle de la ville la plus proche était mal achalandée et ils hésitaient à en franchir la porte. Les journaux étaient rares. La bibliothèque locale, au contraire, était le lieu où ils pouvaient se rendre sans difficulté, trouver un choix de revues et de livres moyennant une cotisation répondant à leurs moyens et, ce qui est très important, un bibliothécaire qu'ils connaissaient à qui ils pouvaient demander des conseils. Les différences entre population urbaine et population rurale expliquent sans doute ces évolutions différentes. Concernant les jeunes lecteurs, le registre des délibérations note en 1923 ; “le nombre des sociétaires augmente chaque année, cela nous indique que les jeunes gens prennent goût à la lecture. Ils sont assurés de trouver chez nous des livres attrayants, utiles et bien écrits et d'augmenter les connaissances acquises à l'école”.



La bibliothèque des Amis de l'Instruction de Sagy vers 1900

Les prêts

Les statuts des deux sociétés reposent sur l'association de leurs membres après paiement d'une cotisation qui leur permet d'emprunter des livres, dont ils deviennent en fait copropriétaires. Il est décidé que les ouvrages pourront être non

seulement lus sur place, mais emportés à domicile, ce qui ne s'était jamais fait jusqu'alors et qui deviendra ensuite le principe de base du fonctionnement des bibliothèques publiques.

À Paris, les sociétaires empruntent huit livres par an en moyenne en 1861, deux livres par mois en 1882, trois en 1917.

À Sagy, un livre par trimestre en moyenne en 1893 - nos villageois, peu habitués à la lecture, lisent moins et plus lentement - cinq par an en 1910, un peu plus de un par mois en 1933. Mais ces moyennes cachent de grandes différences d'un lecteur à l'autre. Par ailleurs, les administrateurs de la bibliothèque de Sagy se plaignent régulièrement des livres qui circulent de main en main, prêtés par des membres de l'association à des personnes n'en faisant pas partie, leur évitant ainsi de payer leur cotisation ; si le nombre de ces adhérents "clandestins" était connu la moyenne des prêts en serait certainement augmentée.

En plus de leur fonction de bibliothèque, les deux associations, conscientes de leur mission d'instruction, développent des activités annexes ; excursions, et conférences pour Paris. Sagy organisera aussi des conférences, souvent sur des sujets intéressant la vie quotidienne comme "les servitudes et les droits de passage" ou "le divorce", des sujets à la mode comme "l'espéranto". Mais parfois bien savants comme "le darwinisme". Elle mettra aussi en place la distribution de prix aux enfants des écoles et soutiendra et financera la "Notice sur Sagy", un état des lieux de la commune au début du XXe siècle, publiée en 1901.

Le fonds

Le fonds de Paris correspond aux goûts et aux besoins des ouvriers qui fondèrent la bibliothèque au milieu du XIX^e siècle ; ouvrages professionnels et de science pratique, livres de droit, d'économie politique, d'histoire, de voyages. Les revues et les annales de la science occupent une grande place, mais aussi la poésie, le théâtre et les romans qui permettent à l'homme de se former, à condition qu'ils ne soient ni frivoles ni immoraux ; des ouvrages qui privilégient l'instruction au détriment du délasserment. Bien que les fondateurs fussent très politisés, on ne trouve pas en 1862 d'œuvres concernant le socialisme utopique. Pas de livres de Fourier ni de Proudhon. Il faut dire que la bibliothèque était étroitement surveillée par le pouvoir jusqu'en 1873. À partir de 1875, sous la pression des lecteurs, le pourcentage des ouvrages à caractère instructif diminue au profit de la littérature.

Pour Sagy, nous disposons du seul catalogue ayant existé. Les ouvrages ont été inscrits à la main au fur et à mesure de leur entrée dans la bibliothèque. Les premiers livres notés sont "les œuvres de Rabelais", "le Décaméron" de Boccace et "Les provinciales" de Pascal. On peut être étonné de ce choix ; il est en effet peu probable que nos lecteurs bressans de l'avant-dernier siècle aient été très intéressés par ces textes. En réalité, la sélection des premiers titres n'a pas été faite

par les bibliothécaires de Sagy, ne disposant pratiquement d'aucun moyen financier, le premier fonds fut constitué grâce à des dons de notabilités possédant une bibliothèque ; *“Au début, nous n'avions que nos bonnes intentions, mais un ami, M. Tissot, secrétaire de la mairie de Louhans, a bien voulu, à un prix très réduit, nous monter en livres, œuvres de nos bons écrivains, comme vous l'avez vu en lisant. Notre sympathique député, M. Lucien Guillemaut, nous a fait don de 16 volumes, MM. Pron père et fils de chacun un volume, Billy, Richard de Louhans, Mauchamp de Chalon ont à cœur cette œuvre de progrès. Actuellement, notre humble bibliothèque compte 120 volumes”*¹⁶

Après la constitution du fonds initial, les livres furent choisis par les membres du comité directeur, puis en fonction du choix des lecteurs comme le demandait Pierre-Marie Alix, secrétaire de l'association, au cours d'une assemblée générale en 1895 ; *“A mon avis, il ne faut pas rester terre à terre. Au contraire, je crois nécessaire de se procurer dès à présent quelques nouveaux volumes avec l'argent que nous avons en caisse. Il serait à désirer que les membres présents fassent un choix après la séance et permettent au bureau de dépenser l'argent tant pour l'achat que pour la reliure des volumes détériorés. Je dois vous dire ici que cette chose appartient au comité, mais je suis certain que ledit comité vous saura gré de vous intéresser à lui et de l'éclairer dans le choix à faire. Quelques-uns veulent des romans, d'autres des livres plus sérieux, d'autres enfin des ouvrages scientifiques, médecine usuelle, vétérinaire, droit pratique. Enfin, que chacun veuille dire ses idées, elles seront toutes respectées dans la mesure du possible. Mais, MM., je vous le répète ne délaissions pas trop nos œuvres bressanes, quelles qu'elles soient”*¹⁷.

En effet, la bibliothèque se fait un point d'honneur de posséder les ouvrages des auteurs locaux.

En 1894, elle ne dispose que de 128 livres et revues et 260 en 1898, reliés pour la plupart. À ma connaissance, la société ne bénéficiait d'aucune subvention ; ses seuls revenus proviennent des cotisations - modestes - de ses membres, ce qui explique le faible nombre d'ouvrages. En 1899, la bibliothèque prend de l'importance grâce à un don de 111 volumes du ministère de l'Instruction publique. Elle compte 400 titres en 1900, 772 en 1914, 974 en 1924. En 1963, date à laquelle elle cesse son activité, le catalogue compte alors près de 1600 titres.

Dans les débuts, Voltaire, Hugo, Lamartine, Daudet, Erckmann-Chatrion sont les auteurs les plus lus, mais le bibliothécaire précise que *“ces publications sont un peu de trop longue haleine, mieux vaudrait avoir quelques abrégés”*. Les

¹⁶ Registre des délibérations de la Société des Amis de l'Instruction de Sagy.

¹⁷ Registre des délibérations de la Société des Amis de l'Instruction de Sagy.

adhérents, qui n'avaient souvent connu que leur livre de lecture scolaire, et parfois *Le tour de France par deux enfants*, semblent rebutés par des ouvrages aussi épais. Les livres d'histoire sont aussi recherchés. Parmi les périodiques, *L'agriculture nouvelle*, curieusement, n'est pas lue et *Les annales* n'ont qu'un ou deux lecteurs, toujours les mêmes. Au contraire, *La gazette du village* et *Le journal de Louhans* sont très demandés ; nos villageois, habituellement isolés, découvrent la presse et l'information. Parmi les ouvrages appréciés par la suite on trouve Zola, Th. Gautier, Musset, Flaubert, Dumas, Maupassant et des auteurs à la mode.

En 1904, l'association s'abonne à *La parole républicaine*, brochure mensuelle de propagande. Parmi les livres politiques on peut citer *La morale sociale* de Benoît Malon, *Socialisme et paysans* de Jean Jaurès. En 1923 de nouvelles revues sont mises à la disposition des adhérents ; *L'illustration* et *Le miroir des sports*.

Le rayonnement de la BAI du 3^{ème} arrondissement de Paris

Très vite, le succès de la bibliothèque des Amis de l'instruction entraîne la création de nombreuses autres bibliothèques portant le même nom et organisées sur le même principe, d'abord à Paris où il s'en ouvre dans douze arrondissements puis cinq autres dans la région parisienne. Girard, le fondateur de la première société des Amis de l'instruction, porte aussi son activité en province pour répondre aux objections de ceux qui pensent qu'une telle initiative ne pouvait réussir que dans la capitale. Il ouvre une bibliothèque populaire dans son village natal puis à Vernon dans l'Eure et il fonde la société Franklin qui consistait à conseiller les provinciaux désireux de créer des bibliothèques par association sur la base des mêmes statuts ; achats groupés de livres et de petit matériel, relieure à prix réduits, etc.

En fait, les bibliothèques des Amis de l'instruction serviront de modèle pour la création, sous le Second Empire et la Troisième République, de milliers de bibliothèques dans la France entière. Ce mouvement n'est pas isolé ; il correspond à une volonté de développer la lecture populaire au niveau du pays tout entier. En 1862 (en même temps que les lois Jules Ferry sur l'école publique obligatoire), le ministre de l'Instruction publique institue les "bibliothèques scolaires" qui forment le premier réseau national de lecture publique, rurale et gratuite. Il lance un appel aux initiatives privées qui fut entendu par toutes les familles politiques et religieuses. A côté des bibliothèques des Amis de l'instruction, apparaissent des bibliothèques populaires, des bibliothèques communales, scolaires.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le département de Saône-et-Loire compte cinq bibliothèques populaires (Chagny, Charolles, Mâcon, Paray-le-Monial, Tournus) et cinq bibliothèques publiques (Autun, Chalon-sur-Saône, Charolles,

Cluny, Louhans) et bien entendu de nombreuses bibliothèques paroissiales, communales et scolaires.

À Sagy, la bibliothèque scolaire ne sera créée que beaucoup plus tard, la municipalité n'en voyant pas l'utilité ; *“M. le maire a donné connaissance au conseil municipal d'un arrêté de son excellence le Ministre de l'Instruction publique et des cultes à la date du premier juin dernier qui prescrit l'établissement dans chaque école primaire publique d'une bibliothèque scolaire et invite le conseil municipal à délibérer sur l'opportunité de l'établissement de cette bibliothèque. Le conseil municipal, considérant que l'établissement d'une bibliothèque dans l'école primaire serait inutile par suite de la non fréquentation de cette bibliothèque de la part des habitants non plus que des élèves, a été d'accord à l'unanimité qu'il n'y avait pas lieu de s'occuper de l'établissement d'une bibliothèque scolaire*¹⁸. C'est la bibliothèque des Amis de l'Instruction qui apportera les premiers moyens de culture par le livre dans notre commune.

Les sociétés de Amis de l'Instruction aujourd'hui

Le développement de nombreuses bibliothèques à travers la France et l'instauration de l'école publique, gratuite, laïque et obligatoire en 1882 entraînent une généralisation de l'instruction qui provoque la disparition progressive des Sociétés des Amis de l'instruction. Il n'en reste que deux. à ma connaissance, la parisienne et la bressane, mais leurs activités sont aujourd'hui différentes.

Si la Société parisienne a conservé sa fonction de bibliothèque. Elle a de moins en moins de lecteurs, cependant, avec ses 20 000 volumes acquis entre 1850 à 1930, elle est surtout fréquentée actuellement par des chercheurs spécialistes de la lecture populaire de cette époque. Des manifestations culturelles y sont organisées ; séminaires, expositions, visites commentées, soirées de lecture. Elle fonctionne grâce aux cotisations de ses adhérents et à une subvention de la ville de Paris. La conservation et la remise en valeur de son fonds sont assurées par des personnes entièrement bénévoles, en grande partie des professionnels qualifiés du livre et des bibliothèques.

La Société de Sagy, créée seulement en 1893, dans une région culturellement moins en pointe que la région parisienne, a vu le nombre de ses lecteurs augmenter jusqu'à la veille de la deuxième guerre mondiale. Pendant le conflit, la bibliothèque est tombée en sommeil, mais a néanmoins poursuivi ses activités jusqu'en 1966 (le dernier livre a été acheté en 1963) à la mort de son président Fernand Hugonnot. En 1974, Robert Petit, alors maire, et très attaché à l'essor de sa commune, décida de la relancer. Elle est également animée par une équipe de

¹⁸ Registre des délibérations du conseil municipal de Sagy - séance du 19 octobre 1862.

bénévoles. Mais là, aucun professionnel, seulement des amateurs amoureux de leur terroir.

En 1974, nous avons tenté de relancer la bibliothèque, mais le nombre insuffisant de livres et leur mauvais état ne permettaient pas d'intéresser les lecteurs. Cette activité a été abandonnée au bout de quelques années et les ouvrages mis en dépôt à la bibliothèque municipale qui venait d'être créée.

Nos nouvelles activités sont axées sur la préservation du patrimoine local (histoire, traditions, techniques disparues) et la mise en évidence des liens entre le passé et le présent. La réalisation de ces objectifs passe par l'édition d'un bulletin annuel, l'organisation d'expositions et la publication d'ouvrages sur Sagy ou la Bresse.

L'association parisienne, qui a conservé son aspect et sa disposition d'origine, est un véritable lieu de mémoire dans lequel survit, en plein Paris, l'atmosphère du temps de sa fondation. Sa nouvelle orientation lui assurera certainement encore une longue existence.

Je souhaite, quant à moi, que notre société bressane continue à fonctionner grâce à l'intérêt que lui porte une grande partie de la population de Sagy et des communes environnantes.

Je remercie particulièrement Madame Jacqueline Guilbaud, actuelle présidente [en 2000] de la Bibliothèque des Amis de l'Instruction du 3^{ème} arrondissement, pour l'accueil chaleureux qu'elle m'a réservé et les renseignements qu'elle a bien voulu me donner.

Bibliographie

- Pascale Marie, *La bibliothèque des Amis de l'Instruction du 3^{ème} arrondissement ; un temple, quartier du Temple*, dans *Les lieux de mémoire*, tome I : *la République*, sous la direction de Pierre Nora, Paris, Gallimard, 1985.

- Lectures et lecteurs au XIX^e siècle ; *La Bibliothèque des Amis de l'Instruction*, actes du colloque tenu le 10 novembre 1984, sous la présidence de Madeleine Rebérioux, Paris, Bibliothèque des Amis de l'Instruction du 3^{ème} arrondissement, 1985.

- Fiche technique de la Bibliothèque des Amis de l'Instruction du 3^{ème} arrondissement.

- Registre des délibérations de la Société des Amis de l'Instruction de Sagy.

- Catalogue de la bibliothèque des Amis de l'Instruction de Sagy, Archives municipales de Sagy.

Les soirées du 54

par Hélène Personnaz

Entre le début de l'année 2017 et les vacances, six soirées ont permis aux happy few que peut accueillir notre bibliothèque de suivre les propos de conférenciers tout aussi originaux que les sujets qu'ils nous ont proposés.

Après le circuit de l'enceinte de Philippe Auguste qu'il nous avait présenté en 2016, Renaud Gagneux nous a entraînés sur les *Traces de la Bièvre parisienne*, du nom de l'ouvrage qu'il a consacré, avec la collaboration de J.Anckaert et Gérard Conte, à cette rivière mythique pour *Parigramme*. Il a mené l'enquête, bottes aux pieds et lampe front, pour reconstituer l'itinéraire de ce cours d'eau, source de phantasmes et de projets urbanistiques déraisonnables. Un parcours commenté à retrouver en images sur le site de la BAI.

Renaud Gagneux, jeudi 19 janvier 2017, 19h30.

Les éditeurs se sont ensuite partagé l'affiche avec Edmond Bloud, d'une part et Maurice Lachâtre de l'autre. Edmond Bloud, sur lequel une parenté a fait se pencher notre ami Jean-Louis Bertrand, illustre l'une des façons dont le mouvement catholique a pu participer à la Résistance contre l'occupant. Proche du *Sillon*, spécialisé dans l'édition d'ouvrages catholiques, il fut, en tant que Maire de Neuilly, révoqué par le gouvernement de Vichy pour son peu de zèle à soutenir l'œuvre de rénovation nationale.

Quant à Maurice Lachâtre, un tant soit peu connu pour avoir édité en France *Le Capital* de Karl Marx, il est totalement ignoré pour son œuvre considérable de lexicographe. Inspiré par Proudhon, il fonda une commune-modèle, collectionna les démêlés avec la justice, connut l'exil, mais resta fidèle à son "utopisme réalisateur". François Gaudin a fait revivre cet extraordinaire agitateur de l'ombre aux multiples facettes.

Jean-Louis Bertrand, jeudi 23 février 2017,

François Gaudin, jeudi 16 mars 2017

Grâce à l'un de ces hasards bienheureux qui viennent parfois récompenser le chercheur, Rodolphe Trouilleux a découvert la correspondance de Joseph Auguste Rey, étudiant grenoblois qui gagna la capitale, à peu près au moment où Berlioz

suivait le même trajet. Ses échanges épistolaires avec de jeunes étudiants de ses amis présentent un tableau très vivant du Paris qui se révèle à lui au début des années 1820.

Rodolphe Trouilleux, jeudi 20 avril 2017

Grâce à Philippe Hivert, nous sommes partis pour un *Voyage en Icarie*, autrement dit au pays de l'utopie. Eugène Cabet est né un an avant la Révolution française à laquelle il se référera constamment ; il est mort en 1856. Classé par Marx et Engels parmi les socialistes utopiques, il ne se contenta pas d'exposer ses théories pour l'avènement d'un communisme fondé sur l'égalité sociale, il fonda, en 1847/48 une communauté qui s'installa sur les rives de la Red River, au Texas. Une expérience qui connut ses derniers avatars aux États-Unis jusqu'en 1895.

Philippe Hivert, jeudi 18 mai 2017

C'est la sous représentation, aussi bien dans la littérature romanesque que documentaire, de la présence du cheval à Paris au XIX^e siècle qui a donné à Léon Personnaz l'envie de traiter ce sujet. Quelque 80 000 bêtes tirant omnibus, tramways, carrioles, chariots, fiacres, des bâtiments entreposant animaux, véhicules et fourrage, des marchés et des parcours pour galops d'essai, des fins de vie dans des voiries pestilentielles, tel est l'angle sous lequel nous avons été invités à revisiter la capitale.

Léon Personnaz, jeudi 8 juin 2017